



Le voyage dans les Balkans (XIX^e-XXI^e siècles), ou l'invention d'un espace de la frontière

Colloque international, en ligne, 29-30 avril 2021

*Resp. Vanezia Parlea (Université de Bucarest/Centre Heterotopos)
et Sarga Moussa (CNRS/THALIM)*

L'itinéraire traditionnel du voyage en Orient commence par la traversée de la Méditerranée, souvent depuis Marseille pour les voyageurs français. Cependant, tout au long du XIX^e siècle se développe un itinéraire concurrent, qui passe par les Balkans et par l'Europe orientale pour rejoindre Constantinople. Cet itinéraire par voie de terre n'est en réalité pas totalement nouveau. Ainsi Lady Montagu raconte-t-elle dans des *Lettres* publiées juste après sa mort (1763), la traversée du continent européen qu'elle accomplit avec son mari, ambassadeur anglais à Constantinople, au début du XVIII^e siècle. Mais c'est surtout à partir du siècle suivant que se développera un véritable imaginaire lié à ces territoires situés sur le continent européen mais fortement marqués par la présence ou la domination ottomane. De Lamartine, qui revient de Constantinople par la Serbie et la Bulgarie, dont il exalte le nationalisme naissant (*Voyage en Orient*, 1835), à la Genevoise Valérie de Gasparin, qui passe par le Danube, où elle observe avec intérêt différentes populations nomades, pour se rendre dans la capitale ottomane (*À Constantinople*, 1867), en passant par l'écrivain anglais Alexander William Kinglake, qui se moque de la façon dont certains voyageurs dramatisent l'entrée dans la Turquie d'Europe avec la « ville frontière » que constitue Belgrade (*Eothen*, 1844), il existe tout un spectre de représentations esthétiques et de positions idéologiques concernant ces régions balkaniques qui échappent aux catégories toutes faites. Un pays comme la Roumanie, dont l'histoire rend compte des destinées et des influences culturelles bien différentes que des principautés comme la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie – et à plus forte raison la multiculturelle région de la Dobroudja – ont connues, voire subies, n'y fait pas exception. De nos jours encore, ces provinces conservent des spécificités locales à même de faire perdurer un sentiment diffus d'une frontière interne ainsi qu'une hésitation constante de la part des habitants à se penser ou non comme « balkaniques ».

Certains des voyageurs ayant parcouru ces territoires pluriels ont été encore peu étudiés. On peut penser au traducteur et homme de lettres Xavier Marmier (*Du Rhin au Nil*, 1847), ou à la poétesse roumaine Dora d'Istria (*Excursion en Roumélie*, 1863), ou encore à l'écrivain et journaliste Edmond About qui participe, en 1883, à l'inauguration de l'*Orient express* – il raconte ce voyage dans *De Pontoise à Stamboul* (1884). Au XX^e siècle, l'Europe orientale continue d'être une voie d'accès à l'Orient turc, persan et afghan, comme c'est encore le cas pour Nicolas Bouvier dans le périple raconté dans *L'Usage du monde* (1963). Mais c'est aussi une région qu'on parcourt et décrit pour elle-même, comme le font l'écrivaine genevoise Noëlle Roger, qui accompagne à plusieurs reprises son mari, le paléontologue et préhistorien Eugène Pittard, dans ses voyages dans les Balkans (*La Route de*

l'Orient, 1914), ou François Maspero, qui accomplit avec le photographe Klavdij Sluban un voyage en quête d'une autre Europe, chargée d'histoire orientale (*Balkans Transit*, 1997). Dans l'entre-deux-guerres, on peut également penser au premier texte de Denis de Rougemont (*Le Paysan du Danube*, 1932) ou encore au voyage à pied à travers l'Europe orientale de Patrick Leigh Fermor, en 1933-1934 (*Between the wood and the water*, 1986, trad. fr. en 2003). Nombreux sont donc les récits de voyage, en particulier de langue française et anglaise, qu'il conviendrait de comparer et qui peuvent permettre de comprendre ce qui se joue, entre les XIX^e et XX^e siècles, dans le regard que portent les voyageurs européens sur ces régions où Orient et Occident se côtoient et, parfois, se mélangent.

Car telle serait l'hypothèse de ce colloque, qui voudrait développer, à l'aide de nouveaux outils de la recherche, une enquête initiée par le volume collectif *Vers l'Orient européen : voyages et images*, publié sous la direction de Lidia Cotea (préface de Dolores Toma, Université de Bucarest, coll. « Heterotopos », 2009) : alors même que le terme de « Balkans » a souvent fait l'objet d'un imaginaire négatif, lié à la fragmentation et aux conflits identitaires (voir Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, 1997), cette région a également constitué un espace à la fois physique et mental d'une possible *hybridité culturelle*, autrement dit un espace-frontière, où de nouvelles identités ont pu être imaginées et représentées, rompant ainsi avec la logique habituelle d'essentialisation, que celle-ci serve à stigmatiser une supposée infériorité orientale ou à faire l'éloge d'un exotisme folklorisant non moins suspect, comme E. Said l'a dénoncé à juste titre dans *Orientalism* (1978). A cet égard, on peut se demander si les Balkans, dans les écrits des voyageurs européens des XIX^e et XXI^e siècles, ne constituent pas un « tiers espace » (*third space*), pour reprendre l'expression de Homi Bhabha dans *The Location of culture* (1994), c'est-à-dire un « lieu » privilégié où se recréent de nouvelles identités culturelles. On peut aussi se demander si cet espace de rencontres, lesquelles peuvent être également révélatrices de conflits, n'a pas généré, par ailleurs, ce qu'André Gingrich a appelé un « orientalisme de la frontière » (« *frontier orientalism* »), c'est-à-dire une nouvelle forme d'orientalisme associée notamment à l'Autriche, différente en cela des pays coloniaux, mais reconstituant néanmoins sous une autre forme (le « bon » et le « mauvais » musulman) les oppositions binaires dénoncées jadis par E. Said. Bref, ne peut-on pas déceler, dans l'histoire moderne des représentations viatiques des Balkans, non pas l'idée d'une mondialisation nivelante, mais au contraire les prémices d'un monde où la circulation des hommes, des idées, des textes et des images nous conduit désormais à réfléchir sur les cultures en termes de logiques « transaréales » (Ottmar Ette), c'est-à-dire dans une perspective dynamique impliquant des identités pensées comme intrinsèquement perméables, donc plurielles et en perpétuelle recomposition ?